

L'absence. Aux origines du signe et du transfert
sous la direction de Kostas Nassikas

Benoît SERVANT*

53 Bd Henri Sellier 92150 Suresnes
benoit.y.servant@wanadoo.fr

Kostas Nassikas, psychanalyste membre de l'Association psychanalytique de France, responsable médical de la Maison des Adolescents du Rhône et chargé de cours en psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'Université Lyon-1, a déjà publié sous sa direction deux ouvrages importants : *Fabriques de la langue* (2012, Puf, *Le fil rouge*), et *Autorité et force du dire* (2015, Puf, *monographies de la psychiatrie de l'enfant*). Tous deux ont pour point commun avec le présent ouvrage, outre le fait d'être tirés de Colloques, de faire se rencontrer psychanalyse, sémiotique et linguistique, mais aussi philosophie et poésie, autour de la place du langage dans le processus d'humanisation (on retrouve ainsi dans ces différents ouvrages certains auteurs). Le thème de l'absence, ainsi que l'indique son sous-titre, est tout particulièrement en jeu dans cette rencontre.

La contribution de Kostas Nassikas, « Absence et création du signe dans le transfert », met en évidence l'intérêt de cet abord pluriel. La réflexion sur le pouvoir de « recreation constante » (Saussure) du langage éclairera en effet le processus de la cure, « reprise du besoin de création des lieux psychiques du sujet pour ce qui, de son histoire vécue, n'a pas eu de tels lieux ni des représentations psychiques » (p.59).

Les références au « mimisme » chez Marcel Jousse, au « chiasme » chez Maurice Merleau Ponty, qui soulignent le lien corporel du sujet à l'environnement, éclairent les premières étapes du développement qui permettent de « maintenir présent l'objet qui est sensoriellement absent », processus dont la représentation psychique sera une étape ultérieure.

Or ce sont ces mêmes premières étapes que l'on retrouve dans l'actualisation, et l'agir transférentiels. L'auteur distingue en effet deux processus de sémantisation dans la cure, le premier qui passe par la langue, le deuxième qui « passe autant par la parole que par les actes ou les gestes du patient et de l'analyste ; [...] visant la satisfaction pulsionnelle, ici et maintenant, par des « objets » incarnés par et dans la personne de l'analyste » (p. 59-60).

* Psychanalyste SPP

Cette compréhension est alors illustrée par une vignette clinique.

La visée de la cure sera de transformer « ces “actes transférentiels” dont il est question ci-dessus, en actes langagiers [...c'est-à-dire] quelque chose qui est plus près de l'acte : le mouvement qui met en lien le besoin pulsionnel du sujet vers l'objet de satisfaction, « objet » qui a été repéré mais pas représenté dans l'espace transférentiel » (p. 65).

Cette distinction entre « repéré » et « représenté » amène l'auteur à se référer à la notion de pointage (*deixis*) étudiée dans le développement du bébé, et à la distinction, à la suite de Pierce, de trois niveaux de connaissance : primaire, secondaire, ternaire, ce dernier introduisant à la tiercéité, la dimension institutionnelle, la représentation des absents ; il permet aussi de passer du jugement d'attribution au jugement d'existence ; il sous-entend acquise la distinction entre signes de la perception externe, perception interne de l'affect, représentation ; il permettra « la construction de la causalité de l'absentement perceptif de l'objet et le sens des contenus relationnels et pulsionnels sujet- représentation de l'objet » (p.74).

« La transformation du “repérage” en représentation et en “lieu psychique” pour le sujet dépendra du travail de liaison et d'interprétation de trois éléments : a) ceux de la parole du patient b) ceux de ses rêves, et c) les éléments perceptifs que le patient amène en lien avec la situation analytique » (p.74).

« Depuis l'absence, présence du rêve », d'André Beetschen, s'intéresse donc au second de ces trois éléments. Il évoque plus particulièrement les rêves des personnes disparues ; et il cite Jean-Claude Rolland : « Le rêve [...] est le recours octroyé au rêveur de renouer le lien avec les objets auxquels, assez peu sincèrement, il a dû renoncer dans la vie éveillée » (p.89). Au rebours des mécanismes d' « absentement perceptif » décrits plus haut, il s'agirait ici de nier l'absence en créant l'illusion de la présence. Mais le travail du rêve (et éventuellement le travail analytique sur les rêves) ne participera-t-il pas à l'inverse au travail de deuil et de renoncement en amenant le rêveur à réaliser l'appropriation subjective de l'investissement de l'objet ? Ne produit-il pas à sa manière la transformation décrite dans la cure de l'acte transférentiel en acte langagier ?

Les textes suivants concernent plus spécifiquement la psychologie de l'enfant.

La capacité du renoncement à l'objet est au cœur de la contribution de Bernard Golse, « Le bébé, l'absence et l'écart. De la discontinuité à l'absence en passant par la question des écarts à l'objet ». Son intérêt à mon sens est de mettre l'accent sur la progressivité de la

séparation, qui la permettra précisément. Il me semble qu'il éclaire ainsi puissamment le rôle du langage dans ce processus.

Il rappelle pour commencer l'importance chez Freud de la rencontre initiale avec un objet source de satisfaction (alors que l'on a parfois surtout insisté sur le rôle de son absence), mise en valeur qui sera reprise avec insistance par Winnicott puis Roussillon.

Puis il souligne que les recherches récentes montrent que le bébé serait d'abord attentif au degré de stabilité ou de variabilité de la mère, avec le degré d'écart qui serait intolérable (un écart limité étant à l'inverse « stimulant » pour la pensée, l'introduisant à la tiercéité).

Il relève ensuite l'intérêt de penser la naissance en termes de continuité entre la vie fœtale et la vie post-natale, en raison de l'expérience du fœtus des discontinuités de la voix maternelle, qui serait comme une préforme de la question de l'absence de l'objet.

Enfin, et c'est pour moi l'intérêt principal de sa réflexion, il propose de concevoir la capacité de l'enfant à supporter l'absence de la mère comme dépendante du respect d'une progressivité, d'écarts gradués, parlant de « gradient spatio-temporel des symbolisations en fonction de l'écart » (p. 129), en s'appuyant sur la notion winnicottienne de « capacité d'être seul en présence de la mère », de « boucles de retour » et d'« identifications intra-corporelles » de Geneviève Haag.

La clinique de l'enfant est également au cœur du texte d'Amina Bensalah (orthophoniste et linguiste), « Processus de sémiotisation du rapport de la présence à l'absence. Analyse d'interactions précoces ». Elle y décrit un travail d'observation d'interactions mère bébés de 6 semaines à 3ans, qui l'amène à souligner le « jeu de *réajustements réciproques* » mis en évidence, mouvements interprétatifs liés à la capacité de transfert sémiotique (translation et traduction d'une modalité sensorielle vers une autre).

Elle est aussi l'objet de la contribution de Claire Squires, « Le langage : de l'absence à l'intersubjectivité », centrée sur les aspects cliniques et thérapeutiques, illustrée par deux vignettes d'enfants très en souffrance en raison de carences parentales dans les possibilités de communication avec leur enfant. « Les consultations avec des enfants en retard de parole mettent en évidence la nécessité d'une disponibilité de l'objet, sa souplesse, sa malléabilité, nécessaires au langage » ; ce qui vient confirmer les considérations développées par les deux précédents textes.

« Entre manifestation de soi et représentation de l'absence » de Jean Peuch Lestrade présente un dispositif de médiation thérapeutique « théâtre d'ombres » proposé dans un

hôpital de jour pour enfants. Il décrit comment ce dispositif permet de mettre en jeu un certain nombre de situations propices au déploiement du langage et de la représentation. Sont ainsi abordés le langage et le mimage, la question de la place, les passages et la traversée de l'écran, la différence entre identitaire et identificatoire, entre signature et signe.

A côté de ces textes de cliniciens sont présentés des réflexions de sémanticiens et de linguistes.

« L'absence, propre de l'humanité », de François Rastier (sémanticien), lui permet de présenter sa théorisation sur les zones anthropiques : identitaire, proximale et distale, cette dernière spécifique de l'humain car établie par les langues. Il rappelle que celle-ci fut reprise par André Green à propos du discours psychanalytique, ce qui y est énoncé étant « interprété au moyen du transfert comme concernant quelqu'un d'autre dans une relation qui réunit l'aA, l'ailleurs, et l'aA, l'autrefois » (p.44). « On peut faire l'hypothèse que l'Inconscient est une forme intériorisée et ainsi personnalisée du distal, peuplé de lois religieuses et scientifiques et parcouru de conflits interprétatifs. En ramenant l'énigme distale du monde absent dans le monde *obvie*, la cure, psychanalytique ou chamanique (peu importe ici), soigne effectivement en établissant du sens partagé là où régnait une énigme impartageable » (p. 46).

« Le temps impliqué, ou l'impasse des temporalités », de Fabienne Boissieras (enseignante-chercheuse en sciences du langage) s'intéresse plus particulièrement, à propos de la temporalité, au schème du chemin. Celui-ci « postule cette continuité, non une continuité lisse, mais une continuité faite heureusement de micro-intervalles logiquement agencés et possiblement remobilisés *ad libitum* lorsqu'il s'agit de traiter et de surmonter l'absence » (p. 157) [...] Ce qui correspond à l'état même de la langue construite dont la caractéristique est d'obéir à une chronologie » (p. 158). Je rapprocherai cette réflexion de celle de Bernard Golse sur le « gradient spatio-temporel ». « Un des buts de l'analyse est bien de rétablir la continuité avec ce qui peut avoir été le commencement personnel du patient, lequel en vient à configurer son histoire selon de nouvelles normes d'organisation temporelle et par une appréhension active du temps » (p. 158).

« La corporéité du signe linguistique, un "être là" pour dire l'absence » de Claudine Olivier (également enseignante-chercheuse en sciences du langage) se consacre à

« l'émergence du signe linguistique à partir de représentations de scènes d'interaction » (p. 164), « dispositif de co-présence et d'interaction d'individus physiquement et donc psychiquement distincts entre eux, tout en étant reliés par des intérêts communs ou concurrents » (p. 165). L'auteure donne alors un certain nombre d'exemples de cette dimension interactive.

Mais tout en étant « animé » par celle-ci, l'échange langagier est aussi prise de distance par rapport à cette interaction : face au risque de « prédation » inhérent à tout rencontre, l'activité langagière ménage un « axe imaginaire, vide médian ou point mort » (p. 181).

Pourtant, en sens inverse, c'est probablement cette origine interactive qui assurera à la parole sa dimension de substitut à l'objet absent ; et dans la cure analytique, grâce au transfert, « il s'agit pour le sujet de prendre part à la scène, alors que, dans une scène passée, il n'avait pas pu ou pas su se placer, avait été exclu, anéanti ou effacé » (p. 182). Ceci étant rendu possible par « la prise de distance vis-à-vis d'interactions et de places qui avaient précédemment bloqué l'émergence réussie du sujet » (idem). On retrouve ici certaines considérations de Kostas Nassikas vues plus haut sur le second niveau de sémantisation, celui des « actes langagiers ».

Le volume donne enfin une grande place à la poésie : François Vacluse (« Réelles absences »), Athanios Alexandridis (« Dans l'Absence, un Je(t) »), Hervé Bauer (« Pas là »), Alain Wexler (« Espaces improbables »), Démosthène Agrafiotis (« VOIX/VOIDS, II et VOI(x)DS,II »), dont il n'est pas possible de rendre compte, et auxquels on ne peut que renvoyer. Je citerai simplement ce qu'en dit Kostas Nassikas dans son introduction : « Le « regard » de ce livre sur l'absence est enrichi par celui des poètes ; nous pensons en effet que ce regard-ci s'enracine là où les signes trouvent leurs sources et prennent leur force. On peut en effet considérer que les mots du poète excèdent la langue et ses effets : ils (re)créent, quand ils réussissent, à travers les mots la présence du signe et les conditions de son émergence ; ils contribuent ainsi à la (re)création constante de la langue elle-même. Cela est le résultat de la nécessité devant laquelle celle-ci se trouve : instituer toujours un nouveau sens, c'est-à-dire nommer les « choses » ou les « signes » que le mouvement créatif du poète, plongé dans le vécu des instants de la vie et du temps, amène devant elle. Le poète réussit cette œuvre quand il retrouve en lui la perte de ses certitudes concernant « sa place » et en rencontrant en lui la présence de la pluralité humaine qui code socialement les signes en instituant la langue. C'est au contact de cette « perte de soi » et de la rencontre, « discussion » originelle avec les « autres », que prend source la création du contenu de l'œuvre poétique, création qui,

rappelons-le, est simultanée avec celle de la langue. Cette rencontre s'effectue à travers les signes, ce qui explique la place centrale que ceux-ci occupent dans la poésie, où la métaphore les rend présents, alors que la prose est centrée sur le référent du signe et « utilise » plus abondamment la métonymie. » (p. 7).

« Présence, disparition et transfiguration de l'image à partir de la poétique de Gaston Bachelard », du philosophe Jean-Jacques Wunenburger, propose une reprise philosophique de la poésie, à partir de Bachelard, mais aussi d'Yves Bonnefoy. L'imaginaire y est ici pensé comme permettant non seulement de retrouver les objets absents, mais d'évoquer l'expérience de la transcendance (mystique ou poétique) : « L'imagination est donc moins une faculté qu'un processus, l'image est moins une représentation qu'un flux rythmique et tensoriel, l'imaginaire moins une irréalisation du monde que sa surréalisation qui oppose au monde objectif un autre monde, qui est moins subjectif, car il ne serait alors que son envers, que trans-subjectif, c'est-à-dire à la frontière osmotique du dedans et du dehors, du moi et du non-moi, ce que Merleau-Ponty appelle "chair", et que Bachelard appelle rêverie cosmique et intime ». C'est donc aussi tout le champ de la création qui est ainsi ouvert, renouant avec certaines réflexions psychanalytiques du même ouvrage sur cet enjeu dans la cure.

J'espère ainsi avoir donné un aperçu de la grande richesse de ce livre, et de la pertinence majeure qu'il démontre du rapprochement entre psychanalyse, linguistique, poésie et philosophie.